

Dernières émotions

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **27 (1889)**

Heft 10

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190936>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT : SUISSE : un an . . . 4 fr. 50 six mois . . . 2 fr. 50 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20	On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la <i>Rédaction du Conteur vaudois</i> . — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.	CAUSERIES DU CONTEUR 2 ^{me} et 3 ^{me} séries. Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.
------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Dernières émotions.

Dès les derniers jours de février, tous les bulletins météorologiques annonçaient, pour le 3 mars, un changement de temps : « Baisse générale du baromètre, temps nuageux, neige, froid. »

Brrou !!! température fort peu favorable pour prendre un bain populaire dans la campagne électorale qui allait s'ouvrir.

Le 3 mars, la neige ne vint pas, mais il tomba tout à coup sur Lausanne une averse de listes blanches, qui furent accueillies par le parti libéral comme une manne céleste.

Changement de décor à vue : Au premier tour de scrutin, 17 députés sortent de l'urne, dont 15 du blanc le plus pur, le plus immaculé!...

Oh! ne craignez rien, chers lecteurs, le *Conteur* n'a pas l'intention de faire ici de la politique : il n'en fera jamais. Et si sa rédaction en avait parfois la velléité, ce ne serait point dans les colonnes de cette innocente feuille. Non, nous voulons tout simplement retracer en quelques lignes la physionomie de Lausanne pendant la semaine qui vient de s'écouler.

S'il nous avait été donné de pouvoir assister aux diverses assemblées préparatoires qui ont eu lieu avant la votation de dimanche, nous avons la persuasion que nous n'y aurions entendu, chez les blancs comme chez les verts, que des gens s'écrier : « Allons-y bon train ! à nous la bonne cause ! à nous la victoire ! »

Hélas ! on ne compte jamais assez avec l'imprévu. Les deux derniers tours de scrutin, aussi bien que le premier, l'ont suffisamment prouvé ; car ils ont été tantôt pour une couleur, tantôt pour l'autre, de bien vilains tours.

Non seulement le scrutin est malin, comme on dit, mais il est parfois brutal, impitoyable ! Le sort l'a peut-être fait ainsi dans l'intérêt des partis, et pour leur apprendre à procéder avec circonspection.

La machine électorale est une ma-

chine compliquée et délicate ; pour que sa marche soit assurée, il faut en graisser les rouages avec de l'huile de bonne qualité ; vouloir, par une coupable négligence, y mélanger une goutte seulement d'huile épaisse et lourde, c'est y provoquer des soubresauts ou des arrêts fâcheux. Cette huile y produit le même effet que dans la salade, qu'elle rend indigeste.

C'est aussi le fait d'une scie qui rencontre un nœud : Si vous ne voulez pas ébrécher votre outil, il faut savoir passer à côté.

Le résultat du premier tour de scrutin fut proclamé au milieu de l'ébahissement général, chez les verts comme chez les blancs. Ces derniers, qui avaient l'habitude de voir, de puis de longues années, la majorité dans les mains de leurs adversaires, semblaient en avoir pris tranquillement leur parti, et ne s'attendaient guère à cette bonne fortune. Aussi, quelle surprise ! que d'yeux grands ouverts et que d'étonnements ! Les jeunes surtout, les jeunes au sang bouillant, ceux qui attendent leur heure avec impatience, en étaient vraiment transportés ! Ils en sautaient de joie, ils s'embrassaient avec des larmes d'attendrissement !

Une telle effusion, quoique facile à comprendre, devenait plus ou moins inquiétante.

Ah ! ne riez pas, je vous prie. N'avons-nous pas eu plus d'une fois l'exemple de pauvres diables, ayant lutté pendant longtemps avec les difficultés de la vie et qui, tout à coup favorisés par un gros billet de loterie, n'ont jamais pu supporter une pareille émotion ?...

Leur pauvre tête en avait pâti !

Heureusement qu'un second tour est venu tempérer cette délirante jubilation.

D'un autre côté, vous représentez-vous l'auteur de ces lignes, au nombre des candidats malheureux, et essuyant une grêle d'épigrammes, de pointes malicieuses, décochées par nos vainqueurs en liesse, et dont quelques-

uns venaient lui dire gentiment à l'oreille :

— Cher *Conteur*, vous qui nous donnez parfois des définitions si intéressantes sur l'origine des mots et des locutions populaires, ne nous ferez-vous pas le plaisir de nous expliquer, dans votre prochain numéro, ce que c'est qu'une *reste*, en politique ?

Une telle question est peu charitable, n'est-ce pas, cher lecteur ?

Victor Hugo a dit quelque part :

Oh ! n'insultez jamais une femme qui
[tombe !

Eh bien, j'estime qu'on devrait en faire autant pour les candidats. Mais, que voulez-vous, il y en a encore beaucoup de gens qui ne lisent plus Victor Hugo, et ne s'en inspirent guère en pareilles circonstances. — N'importe, nous voulons leur prouver que lorsqu'on vous endosse un vêtement comme celui qui nous est échu, nous savons le porter.

Nous allons donc répondre sans sourciller à la question plus ou moins indiscrete qui nous a été posée :

L'expression : « Remporter une veste » est née d'un incident théâtral assez comique. Dans une petite pièce qui se jouait pour la première fois à Paris, et intitulée *Les Etoiles*, le dialogue suivant s'établit entre M^{lle} Cico, représentant l'étoile de Vénus, et l'acteur Lagrange, représentant l'étoile du Berger :

— La nuit est sombre, l'heure est propice ; viens t'asseoir sur ce tertre de gazon, dit le berger.

— L'herbe est humide de rosée, répond la bergère.

— Eh bien, assieds-toi sur ma veste, répond le berger galant.

Ici le rire moqueur de la salle entière se joint aux sifflets et suspend tout à coup les élans amoureux du berger, qui reste interdit. La pièce dut s'arrêter, et l'acteur, confus, reprenant tristement sa veste, se retira.

Et pendant les quelques représentations qui suivirent, l'acteur fut encore obligé de remporter sa veste au même endroit de la pièce.

On parla beaucoup de cet incident

et le public en fit le proverbe dont on a si largement usé à Lausanne ces jours-ci.

Donc, en temps d'élections, quand il y a veste d'un côté, il y a nécessairement victoire de l'autre. Mais il faut toujours se souvenir, avec le grand poète cité plus haut, que

Victoire aux ailes embrasées,
Ambitions réalisées,
Ne sont jamais sur nous posées,
Que comme l'oiseau sur nos toits!

L. M.

Tambours d'autrefois.

Il est déjà bien éloigné de nous le temps où chaque commune avait son commis-d'exercice, son contingent et son tambour ; où nos jeunes conscrits allaient sur la « place d'armes » du village faire leurs premières évolutions militaires.

— A vos rangs ! commandait le commis. A droite..... alignement !... Front !

Ces exercices se faisaient un peu en famille. Jusqu'au commandement de : Front !... nos miliciens gardaient le *brûlot* à la bouche. C'est alors que le commis, prenant un air sérieux, criait : « *A bas elliaux pipè! vo torailliéri apri...* » Voyons, à droite... marche!.. Une, deusse, une, deusse!...

Et une heure après on rentrait au village bien alignés, et tambour en tête. Comme il était crâne, ce tambour, et comme il faisait résonner sa caisse en passant devant les femmes, les enfants, les vieillards groupés près de l'auberge communale pour assister au retour de la petite armée !...

Le tambour était un personnage important dans la commune ; c'est du reste lui qui faisait le plus de bruit.

La loi de 1803, sur les *tambours de la milice*, portait :

Il y aura un Tambour-major dans chaque arrondissement militaire, dont la paye annuelle est fixée à quatre-vingts francs.

Les communes sont chargées des frais d'instruction de leurs tambours, et leur fourniront les caisses.

Elles payeront au Tambour-major de l'arrondissement 10 francs pour l'instruction de chaque élève.

Elles payeront à chaque élève-tambour pour son entretien pendant le temps de sa première instruction et s'arrangeront pour sa nourriture ainsi qu'il leur conviendra.

Le tambour qui quittera sa caisse par caprice ou mauvaise volonté, remboursera à la commune les frais de son instruction.

Sous la République Helvétique,

les tambours étaient instruits aux frais de la nation, ainsi qu'on peut le constater par la note de frais suivante, fournie par la commune de l'Abbaye, en 1802 :

Le Gouvernement, soit la Nation Helvétique, à la commune de l'Abbaye doit :

Avance faites au Tambour-major qu'a deux élèves-Tambour qu'elle a dûs envoyer à Chavanne sur le Veiron pour être instruits par le Tambour-major Léquereux, ensuite d'ordres :

1^o A Siméon feu Pierre Moïse Rochat, du Pont, pour 13 jours qu'il a été à Chavanne, apprendre à battre la caisse, fin de 1800 et commencement de 1801, à 3 batz par jour . . . 12 batz 9 rap.

2^o Au Tambour-major Léquereux, pour peaux de caisse, baguettes, cordages, et instructions 14 » 8 »

3^o A Abram-Sol Golaz, des Bioux, pour 31 jours qu'il a resté aussi à Chavanne pour le même sujet 9 » 3 »

4^o Au Tambour-major pour fournitures et instructions 14 » — »

51 batz 0 rap.

SANS MALICE

Il y a une trentaine d'années, tout le monde, au quartier Latin, connaissait Claudius ; c'était son nom de guerre, son vrai nom était Claude Moïrot. Je le vis pour la première fois, un soir du mois de mai, en revenant d'une promenade dans les rues de Paris, en compagnie de mon ami F***, qui, *quoique* journaliste, a trouvé le secret de parcourir toutes les régions de la pensée humaine, en demeurant, pendant vingt ans, attaché au port d'une grande ville du sud-ouest. Nous rencontrâmes Claudius à la brasserie de la rue Vavin, ayant quatre ou cinq gros volumes sous le bras, et causant avec son intime, l'aimable et regretté Thérion, répétiteur de droit. Thérion nous présenta Moïrot, et ce fut fait. Nous menâmes la causerie littéraire, politico-philosophique, jusqu'aux environs de minuit.

Nous demeurions tous les quatre dans ce même quartier de Bréa, qui allait de la maison qu'habitait Sainte-Beuve à l'atelier du sculpteur Etex.

Dans la suite, je revis plusieurs fois Claudius aux galeries de l'Odéon ou sous les vrais ombrages de l'ancien Luxembourg, alors que la *petite Provence* faisait encore les délices des vieillards, des nourrices et des poètes amoureux. Puis, je perdis Claudius de vue. Qu'était-il devenu ? Rien de plus simple... Claudius... mais n'anticipons pas.

Claudius était le fils cadet d'un modeste industriel de Marseille. Au sortir du lycée, il se disposa à prendre ses grades dans l'Université ; professa d'abord les mathématiques et la physique, puis ayant passé agrégé, il quitta bruyamment le professorat officiel et partit pour Paris, décidé à cultiver ce qu'il appelait la science libre. Il donna des leçons dans les pensionnats,

et rédigea des chroniques scientifiques dans le *Mercurie encyclopédique* et autres publications spéciales. Il se fit bientôt un nom ; mais surtout il se fit aimer et estimer de ses élèves et de ses amis.

Claudius avait loué une chambre au quatrième étage, sur le boulevard Montparnasse. Cette chambre, je l'ai vue une fois et je ne l'oublierai jamais : une immense table, couverte de livres, de revues, de journaux, de manuscrits ; une grande armoire servant de bibliothèque ; des livres sur le parquet, sur la cheminée, sous le lit, sur le lit ; un grand fauteuil, deux grandes chaises ; puis, ça et là, errant dans ce fouillis, les habits, les cachenez, la canne et le parapluie ; au milieu de la table, tantôt sur une sphère, tantôt sur un buste d'Arago, le chapeau de Claudius reposait triomphalement.

Claudius avait alors trente ans ; il était grand et fort, portait les cheveux longs, avait l'air pensif et bonasse, et poursuivait toujours, scientifiquement, en dehors de ses travaux journaliers, une pensée de derrière la tête, une découverte, un livre qui serait son livre à lui, son titre de gloire. Claudius possédait une faculté précieuse : c'était dans le calme et la douceur de son caractère (il en est de tels dans le Midi, même à Marseille), de pouvoir causer longuement avec ses amis, sans rien perdre de son temps et en continuant toujours *in petto* la rédaction de sa chronique. On ne le dérangeait jamais. Quand un visiteur importun abusait de cette longanimité, Claudius l'expulsait doucement en lui lisant une dissertation infinie sur les dernières découvertes opérées par un voyageur quelconque à Babilone ou en Egypte.

Claudius était d'ailleurs la sagesse même. L'ordre et l'économie de sa vie de garçon contrastaient avec le pittoresque désordre de sa chambre. Serviable et bon, il avait conquis chez lui l'estime et la sympathie de tous. Ses distractions mêmes le rendaient intéressant et ne diminuaient en rien le respect qu'inspirait cette nature droite et forte.

Au troisième étage, c'est-à-dire au-dessous de la chambre qu'occupait notre jeune savant, habitait, avec un vieil oncle à héritage, une belle jeune fille, une orpheline encore vêtue de deuil et dont le maintien sévère et digne annonçait une âme prématurément trempée au feu de l'épreuve. M^{lle} Léontine, ayant perdu son père et sa mère, avait été recueillie par son oncle maternel, le bon M. Philippon, ancien armateur enrichi, et qui, retiré des affaires, était venu à Paris soigner sa goutte et manger ses rentes.

Claudius, en rentrant chez lui, rencontrait souvent sur le palier la nièce de l'armateur. Il saluait simplement la jeune fille, mais avec tant de timidité qu'au bout d'une longue année, il n'aurait pu dire quelle était la couleur de ses yeux. Cela eût ainsi duré une éternité, si les distractions de Claudius n'eussent amené un incident qui rompit la glace. Une fois déjà, en rentrant chez lui et croyant se trouver à son quatrième étage, notre héros, s'arrêtant à la porte de M. Philippon, avait enfoncé sa clef dans la serrure. Il s'était